

GUINDON, Hubert, *Quebec Society: Tradition, Modernity, and Nationhood*. Toronto, University of Toronto Press, 1988.
xlili-180 p. 13,95 \$.

Patrice Dutil

Volume 43, Number 1, Summer 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304774ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304774ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dutil, P. (1989). Review of [GUINDON, Hubert, *Quebec Society: Tradition, Modernity, and Nationhood*. Toronto, University of Toronto Press, 1988. xlili-180 p. 13,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(1), 113–114.
<https://doi.org/10.7202/304774ar>

GUINDON, Hubert, *Quebec Society: Tradition, Modernity, and Nationhood*. Toronto, University of Toronto Press, 1988. xliii-180 p. 13,95\$

On nous propose dans ce recueil des plus importants travaux d'Hubert Guindon, une rétrospective de trente années d'explications et de méditations. Le résultat est mixte: intéressant du fait qu'il rassemble les interprétations du Québec offertes par Guindon, mais passablement affaibli par les gênantes répétitions.

Que représente Guindon pour l'étude du Québec? Dans l'introduction, Roberta Hamilton et John L. McMullan tentent de répondre à cette question. Ils repassent les événements qui ont marqué l'itinéraire du professeur Guindon, relatant les mécontentements au sein du département de sociologie à l'Université de Montréal durant les années 1950 et l'évolution de l'auteur en tant qu'interprète du Québec auprès du Canada anglais. Malheureusement, Hamilton et McMullan ne jettent que très peu de lumière sur l'impact de la pensée du sympathique professeur de sociologie de l'Université Concordia. Leur explication des débats entre Hubert Guindon et Philippe Garigue laisse entrevoir que tout n'a pas été dit sur ce sujet. Ceci n'est qu'un symptôme du malaise qui mine cette introduction: elle ne cerne ni la contribution de Guindon à la sociologie du Québec et du Canada ni son apport à la compréhension du Québec moderne.

Cela étant dit, ceux qui n'auraient pas encore lu les grands essais de Guindon seront surpris par leur contenu. Ils découvriront la conférence livrée en 1960 qui lui avait donné une réputation de provocateur. Répondant à la critique faite de la «Chicago school» par Philippe Garigue, Guindon défendait les travaux des Horace Miner (*St-Denis: A French-Canadian Parish*) et Everett Hughes, (*French Canada in Transition*). Il affirmait que le Québec avait évolué de façon particulière et que son développement rural l'avait mal préparé pour le choc du monde industriel et moderne.

Au fil de ses essais, l'auteur examine le déclin de l'Église qui avait défendu ce style de développement. Il ne l'explique pas, sauf pour indiquer que l'Église fut victime d'un assaut idéologique de la classe moyenne qui ne croyait plus que cet auxiliaire d'antan puisse résoudre les problèmes de la vie moderne. La problématique qui nourrit les essais de Guindon se résume ainsi: comment se fait-il que les Québécois aient changé d'allégeance, allant d'une loyauté à l'État canadien et à l'Église à une loyauté envers l'État québécois? La réponse de Guindon est simple: d'après lui, l'ensemble de la classe moyenne prit soudainement conscience de ses nouveaux besoins et cette nouvelle bourgeoisie, plus éduquée, plus ambitieuse, et frustrée par les consignes de l'Église et de l'État canadien, devint convaincue que seuls les Québécois sauraient répondre aux besoins des Québécois. Elle devint donc nationaliste.

Cette thèse ne peut que paraître simpliste aujourd'hui. Les travaux de plusieurs chercheurs ont démontré que le Québec d'avant 1960 n'était pas une «grande noirceur» imposée par l'Église et que son évolution depuis 1945 — le gonflement de la classe moyenne, l'augmentation des services sociaux fournis par l'État québécois, l'influence grandissante des médias — se faisait en parallèle avec celle de maintes sociétés. L'hypothèse de l'auteur affirmant que le débat moderne du nationalisme est issu d'une nouvelle bourgeoisie ne convainc donc pas. Pour comprendre l'évolution moderne du Québec, il est

GUINDON, Hubert, *Quebec Society: Tradition, Modernity, and Nationhood*. Toronto, University of Toronto Press, 1988. xliii-180 p. 13,95\$

On nous propose dans ce recueil des plus importants travaux d'Hubert Guindon, une rétrospective de trente années d'explications et de méditations. Le résultat est mixte: intéressant du fait qu'il rassemble les interprétations du Québec offertes par Guindon, mais passablement affaibli par les gênantes répétitions.

Que représente Guindon pour l'étude du Québec? Dans l'introduction, Roberta Hamilton et John L. McMullan tentent de répondre à cette question. Ils repassent les événements qui ont marqué l'itinéraire du professeur Guindon, relatant les mécontentements au sein du département de sociologie à l'Université de Montréal durant les années 1950 et l'évolution de l'auteur en tant qu'interprète du Québec auprès du Canada anglais. Malheureusement, Hamilton et McMullan ne jettent que très peu de lumière sur l'impact de la pensée du sympathique professeur de sociologie de l'Université Concordia. Leur explication des débats entre Hubert Guindon et Philippe Garigue laisse entrevoir que tout n'a pas été dit sur ce sujet. Ceci n'est qu'un symptôme du malaise qui mine cette introduction: elle ne cerne ni la contribution de Guindon à la sociologie du Québec et du Canada ni son apport à la compréhension du Québec moderne.

Cela étant dit, ceux qui n'auraient pas encore lu les grands essais de Guindon seront surpris par leur contenu. Ils découvriront la conférence livrée en 1960 qui lui avait donné une réputation de provocateur. Répondant à la critique faite de la «Chicago school» par Philippe Garigue, Guindon défendait les travaux des Horace Miner (*St-Denis: A French-Canadian Parish*) et Everett Hughes, (*French Canada in Transition*). Il affirmait que le Québec avait évolué de façon particulière et que son développement rural l'avait mal préparé pour le choc du monde industriel et moderne.

Au fil de ses essais, l'auteur examine le déclin de l'Église qui avait défendu ce style de développement. Il ne l'explique pas, sauf pour indiquer que l'Église fut victime d'un assaut idéologique de la classe moyenne qui ne croyait plus que cet auxiliaire d'antan puisse résoudre les problèmes de la vie moderne. La problématique qui nourrit les essais de Guindon se résume ainsi: comment se fait-il que les Québécois aient changé d'allégeance, allant d'une loyauté à l'État canadien et à l'Église à une loyauté envers l'État québécois? La réponse de Guindon est simple: d'après lui, l'ensemble de la classe moyenne prit soudainement conscience de ses nouveaux besoins et cette nouvelle bourgeoisie, plus éduquée, plus ambitieuse, et frustrée par les consignes de l'Église et de l'État canadien, devint convaincue que seuls les Québécois sauraient répondre aux besoins des Québécois. Elle devint donc nationaliste.

Cette thèse ne peut que paraître simpliste aujourd'hui. Les travaux de plusieurs chercheurs ont démontré que le Québec d'avant 1960 n'était pas une «grande noirceur» imposée par l'Église et que son évolution depuis 1945 — le gonflement de la classe moyenne, l'augmentation des services sociaux fournis par l'État québécois, l'influence grandissante des médias — se faisait en parallèle avec celle de maintes sociétés. L'hypothèse de l'auteur affirmant que le débat moderne du nationalisme est issu d'une nouvelle bourgeoisie ne convainc donc pas. Pour comprendre l'évolution moderne du Québec, il est

encore nécessaire de saisir, en détails, l'évolution du discours politique qui faisait rage au sein de cette «bourgeoisie».

Guindon ne fait preuve d'aucune recherche empirique et les hypothèses véhiculées dans les essais de ce volume semblent souvent mal fondées. L'auteur se laisse emporter par trop de généralisations. La «classe moyenne» est traitée partout dans le texte comme un monolithe. La voici tantôt anti-nationaliste et craignant le progrès (puisqu'elle appuyait Duplessis), la voilà nationaliste à peine quelques années plus tard. Il est d'autant plus surprenant de constater que l'auteur n'examine pas la différence entre la classe moyenne rurale et celle de la ville. On aurait pu comparer la bourgeoisie de Québec avec celle de Montréal. Il est pourtant évident que la bourgeoisie contemporaine est composée de plusieurs cultures et qu'il ne s'agit pas d'une classe, mais de plusieurs.

Les réflexions de l'auteur sur l'appauvrissement symbolique du Canada pour les Québécois sont particulièrement pertinentes. Si l'État canadien retient toujours une légitimité pour la bourgeoisie du Québec, c'est parce qu'il a contribué à sa croissance économique. En supposant une catastrophe économique, le Canada pourrait-il encore occuper une place au Québec? Guindon en doute fortement. Il explique que l'État canadien perd de plus en plus son importance symbolique au Québec, et ce, en dépit de ses engagements sur le bilinguisme et en dépit d'avoir tenté de démontrer que l'individu francophone peut s'épanouir dans sa langue n'importe où au pays. Le piétinement des libéraux durant la célébration de la victoire du «oui» en 1980 est mis en évidence pour démontrer l'érosion de la pensée fédéraliste au Québec. Le statut de «société distincte» offert au Québec dans l'accord du lac Meech saura-t-il combler ce vide symbolique? Dans son dernier essai, qui date pourtant de l'automne 1987, l'auteur ne fait aucun effort pour en mesurer l'impact sur l'idéologie nationaliste mais offre des suggestions décevantes pour relancer le mouvement indépendantiste. L'État québécois, selon Guindon, doit investir davantage dans l'industrie de la province. Les citoyens francophones devront se faire plus intrusants quant à l'utilisation de la langue française et devront imposer leur présence dans les quelques secteurs encore anglophones au Québec, tel que le «Lakeshore» à l'ouest de Montréal.

Si sa carrière fut lancée par un plaidoyer pour une appréciation de l'évolution distinctive du Québec en Amérique, Guindon refuse toujours d'accepter la notion que le Québec a évolué sociologiquement comme d'autres sociétés occidentales et que, finalement, c'est sa réaction politique et intellectuelle à ses changements qui le distingue du Canada anglais ou des Américains. L'auteur tente occasionnellement de comparer l'évolution du Québec avec celle d'autres sociétés, mais il n'arrive jamais à la situer dans les tendances continentales, pour ne pas dire mondiales (exception, p. 83).

Ce recueil, finalement, rend hommage à un grand enseignant et à un sociologue qui a pu se faire entendre alors que le Québec traversait une période marquante de son histoire. C'est dommage qu'il n'ajoute que de faibles nuances au savoir historique.

PATRICE DUTIL